

KATHY REICHS

Née à Chicago, Kathy Reichs est anthropologue et fait partie des quatre-vingt-huit anthropologues judiciaires certifiés par l'American Board of Forensic Anthropology et collabore fréquemment avec le FBI et le Pentagone. Elle s'impose dès son premier roman, *Déjà dead* (1998, récompensé par le prix Ellis), dans lequel apparaît pour la première fois son héroïne Temperance Brennan, également anthropologue judiciaire. Depuis, elle a notamment publié, aux éditions Robert Laffont, *À tombeau ouvert* (2006), *Meurtres à la carte* (2007), *Terreur à Tracadie* (2008), *Les os du diable* (2009), *L'os manquant* (2010), *La trace de l'Araignée* (2011), *Substance secrète* (2012), *Perdre le Nord* (2013), *Terrible trafic* (2014), *Macabre retour* (2015) et *Délires mortels* (2016). Elle a écrit également une série de romans avec son fils Brendan Reichs. *Viral* (Oh ! Éditions, 2010), *Crise* (Oh ! Éditions, 2011), *Code* (XO Éditions, 2013), *Risque* (XO Éditions, 2015) et *Rival* (XO Éditions, 2016), qui mettent en scène Victoria Brennan, la nièce de la célèbre Temperance Brennan. Kathy Reichs participe à l'écriture du scénario de *Bones*, adaptation des aventures de Temperance Brennan pour la télévision, dont elle est aussi productrice.

Suivez Kathy Reichs sur :
www.facebook.com/kathyreichsbooks
www.twitter.com/KathyReichs
www.kathyreichs.com
 LaffontCanada

MACABRE RETOUR

DU MÊME AUTEUR
CHEZ POCKET

DÉJÀ DEAD
PASSAGE MORTEL
MORTELLES DÉCISIONS
VOYAGE FATAL
SECRETS D'OUTRE-TOMBE
OS TROUBLES
MEURTRES À LA CARTE
À TOMBEAU OUVERT
ENTRE DEUX OS
TERREUR À TRACADIE
LES OS DU DIABLE
L'OS MANQUANT
SUBSTANCE SECRÈTE
PERDRE LE NORD
TERRIBLE TRAFIC

KATHY REICHS

Macabre retour

Traduit de l'américain
par Viviane Mikhalkov et Nathalie Gouyé-Guilbert

ROBERT LAFFONT

Titre original :
BONES NEVER LIE

Publié avec l'accord de Scribner/Simon & Schuster, New York.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5 ; d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2014, Temperance Brennan L.P.,
© 2015, Éditions Robert Laffont S.A., Paris,
pour la traduction française
ISBN 978-2-266-27866-9

À
ALICE TAYLOR REICHS
NÉE LE 3 AOÛT 2012
ET
MILES AIVARS MIXON
NÉ LE 11 AOÛT 2012

Chapitre 1

Message reçu lundi à la première heure : Honor Barrow avait besoin de mon aide immédiate dans le cadre d'une réunion au pied levé.

Pas vraiment le rêve quand vous avez des ribambelles de microbes qui s'en donnent à cœur joie à l'intérieur de votre cerveau. Au sortir d'un week-end passé à ingurgiter Sudafed et Afrin en faisant passer le tout avec des litres de thé au miel et citron, j'ai rejoint les millions de lambins qui faisaient du surplace dans le haut de la ville comme tous les matins à cette heure-là. Et tant pis pour mon rapport sur le motard putréfié.

À huit heures moins le quart, je me garais à l'arrière des bureaux du quartier général de la police. L'air était frais et sentait les feuilles mortes. Enfin, je suppose.

J'avais le nez tellement bouché que je n'aurais pas fait la différence entre une odeur de tulipe et celle d'une benne à ordures.

En 2012, les démocrates ont tenu leur réunion quadriennale à Charlotte ; des dizaines de milliers de gens ont fait le déplacement, qu'ils manifestent pour ou contre, dans le but de désigner le candidat. La ville a dépensé 50 millions de dollars pour la sécurité. Du coup, l'immense hall d'entrée jadis désertique du quartier général s'est transformé en pont supérieur du vaisseau amiral *Enterprise* : bastingage en bois circulaire ; vitres pare-balles, écrans vidéo déployant les

moindres recoins du bâtiment à l'intérieur comme à l'extérieur.

Ma signature apposée sur le registre, ma carte scannée, en route pour le deuxième étage.

Juste au moment où la porte de l'ascenseur s'ouvrait avec un bruit étouffé, Barrow s'apprêtait à franchir une arche donnant sur un couloir.

Par-delà sa silhouette, deux flèches sur fond vert : l'une montrant la gauche et annonçant *Crimes contre la propriété* ; l'autre pointant à droite et précisant *Crimes contre la personne*. Au-dessus de ces flèches, le nid de frelons, symbole du Service de police de Charlotte-Mecklenburg.

— Merci d'être venue, m'a lancé Barrow quasiment sans ralentir.

— Normal. (Juste un tintamarre dans le ciboulot et un incendie dans le gosier.)

La porte franchie, on a pris à droite.

Dans le couloir, un va-et-vient ininterrompu de détectives, la plupart en bras de chemise et cravate, l'un d'eux en pantalon kaki et polo bleu marine brodé de l'intrépide frelon. Tous un café à la main et lourdement armés.

Barrow a disparu dans une salle à gauche portant le numéro 2220 sur un panneau, vert lui aussi : *Section des crimes violents. Homicide et agression mortelle*.

J'ai continué tout droit. Trois salles d'interrogatoire. De la première sortaient les rugissements particulièrement disharmonieux d'un baryton indigné.

Dix mètres plus loin, une salle identifiée sous le numéro 2101 : *Homicides non résolus*. C'est là que je suis entrée.

Une table grise et six chaises occupaient presque tout l'espace. Photocopieuse. Classeurs. Aux murs, un tableau blanc effaçable et des panneaux marron en liège. Dans le fond, formant séparation, un meuble bas en guise de bureau avec sa panoplie habituelle : téléphone, tasse et plante verte desséchée. Et, bien sûr, les corbeilles à courrier débordant de papiers. Sur le sous-main, des rectangles de soleil provenant de la fenêtre.

Pas âme qui vive dans la pièce. Sept heures cinquante-huit à l'horloge murale.

Je n'étais quand même pas la seule à être à l'heure ?

Quelque peu agacée, je me suis laissée choir sur une chaise, mon sac à mes pieds. J'avais des coups de marteau à l'intérieur du crâne.

Sur la table, un ordinateur portable, une boîte en carton et une caisse en plastique. Les deux avec des numéros sur le couvercle. Sur celui de la caisse : 090430070901, codification qui m'était familière et parfaitement déchiffrable : Affaire ouverte le 30 avril 2009, à 7 heures 09 du matin, à la suite d'un seul appel.

La boîte, elle, affichait un système de numérotation différent. L'affaire à l'intérieur devait relever d'une autre juridiction.

Que je vous explique.

La police de Charlotte-Mecklenburg a dans ses tiroirs environ cinq cents meurtres non résolus depuis les années 1970. Ce qui fait pas mal de cadavres en souffrance et plus encore de gens qui attendent que justice leur soit rendue. Le comprenant, le CMPD a créé en 2003 une section spécialement consacrée aux affaires non résolues, la CCU.

Honor Barrow, vingt ans d'expérience à la table des meurtres en tous genres, est l'homme qui dirige la CCU depuis sa création. La section compte deux autres membres à temps plein, un sergent de police et un agent du FBI, mais aussi des bénévoles qui réexaminent l'affaire et apportent leurs lumières autant en matière de tri que d'analyse des faits avant investigation. Ils sont au nombre de six. Parmi eux, trois agents du FBI à la retraite, un retraité de la police de New York et deux civils, un universitaire et un ingénieur. La section se réunit tous les mois.

En tant qu'anthropologue judiciaire, je travaille sur des morts qui le sont en général depuis un bout de temps.

On comprend donc que la CCU m'invite parfois à prendre part à sa rigolade. D'habitude, je sais plus

ou moins dans quel domaine mes compétences sont requises — si c'est pour effectuer une recherche approfondie sur des restes humains ou pour répondre à une question concernant un os, un traumatisme ou un stade de décomposition.

Rien de tout cela, cette fois-ci.

En proie à l'impatience et à la curiosité, j'ai tiré vers moi la caisse en plastique et en ai soulevé le couvercle. À l'intérieur, des centaines de feuilles séparées par des intercalaires. Sur les onglets, les intitulés habituels. *Victimologie. Résumé des faits. Analyse des lieux. Analyse des preuves et indices matériels recueillis. Rapport du médecin légiste. Témoins. Enquête annexe. Suspects potentiels. Recommandations concernant le suivi.*

Posé en travers de ces dossiers, un résumé de l'affaire, signé Claire Melani, criminologue. Une de mes collègues à l'Université de Caroline du Nord, section Charlotte. J'ai fait défiler les pages jusqu'à la première section du rapport.

Dès la première ligne, crispation immédiate des muscles de mon cou. Je n'ai pas lu plus avant, des pas retentissaient dans le couloir. L'instant d'après, Barrow faisait son entrée, accompagné d'un gars qui avait tout du rescapé tel que le représente la couverture des manuels de survie : jeans délavé, veste militaire de couleur passée, chandail rouge à manches longues, cheveux noirs bouclés sous la casquette orange fluo.

J'ai replacé le dossier dans sa caisse.

— Les autres sont coincés dans les bouchons ?

— Je n'ai pas convié les bénévoles, a répondu Barrow. Surprise, je n'ai toutefois rien dit.

— Le détective Rodas, a-t-il ajouté en remarquant mon coup d'œil au rescapé. Il nous arrive du Vermont.

— Umparo, est intervenu celui-ci. Umpie pour mes amis... Enfin, pour les deux seuls que j'ai. (Assorti d'un sourire d'autodérision.)

Une poignée de main qui corroborait l'aspect général : rude et forte.

Comme les deux hommes prenaient place autour de la table, une silhouette bien connue s'est encadrée dans la porte. Erskine Slidell, dit Skinny. Le flic persuadé d'être une légende à lui tout seul.

On ne peut pas dire que son apparition m'a fait sauter de joie. On s'est souvent retrouvés à bosser ensemble au fil des ans, vu qu'il est à la Section des homicides et moi à la morgue. Nos rapports sont en dents de scie, pires qu'une charte polygraphe. Ce n'est pas que Slidell soit nul, c'est juste qu'il est exaspérant.

Il a tendu les deux mains devant lui dans un geste signifiant « Qu'y puis-je ? » puis il a ramené un de ses poignets vers lui et a jeté un œil à sa montre. D'un subtil achevé.

— Content que tu aies pu t'arracher à tes sites porno, lui a lancé Barrow en guise d'accueil tout en écartant du pied une chaise de dessous la table à son intention.

— Y a pas à dire, ta petite sœur, elle aime la caméra, a répliqué Slidell en déposant sur le siège son substantiel popotin.

Le coussin a laissé échapper un long soupir.

Barrow a fait équipe avec Slidell dans les années quatre-vingt et, contrairement à la plupart des gens, il affirme garder un excellent souvenir de cette période. Probablement qu'ils ont le même sens de l'humour.

Barrow venait tout juste d'achever les présentations quand la porte s'est ouverte à nouveau sur un individu que je n'avais jamais vu. Un gars sans menton et avec un nez trop long, qui devait être à peu près de ma taille en se tenant bien droit dans ses chaussures. Le fonctionnaire arrivé à mi-carrière, si on se fiait à la cravate, à la chemise en polyester et au costume à peine décroché du cintre. Carrière de flic, suggérait l'attitude du monsieur.

Les quatre que nous étions ont suivi sa progression jusqu'à la table.

— L'agent Tinker est du SBI, a précisé Barrow.

Comprendre : du Bureau d'investigation de l'État. Ce qui n'a pas fait réchauffer l'atmosphère de la pièce.

Beau Tinker, un gars étroit d'esprit, affublé d'un égo d'un kilomètre de long, colportait la rumeur. Et pas très reluisant dans ses rapports avec les dames.

— Le SBI ? Ça donnait pas l'impression d'être si loin que ça, a lâché Slidell sans lever les yeux de ses doigts qu'il tenait croisés sur son ventre.

Tinker l'a dévisagé d'un œil aussi gris et inexpressif que de l'étain brut.

— Je suis en poste au bureau d'Harrisburg, juste un peu plus loin sur la route.

Slidell a crispé les mâchoires, mais s'est abstenu de relancer.

Comme partout au monde, la Caroline du Nord a son lot de rivalités entre institutions. Shérif, campus, aéroport ou police portuaire contre police locale. Police d'État contre police municipale. FBI contre le monde entier.

En dehors de certaines infractions pour lesquelles il est commis d'office, telles que le trafic de stupéfiants, les incendies criminels, le jeu ou la fraude électorale, le SBI n'intervient généralement dans les enquêtes criminelles qu'à la demande expresse de la police d'État.

L'animosité de Barrow et Slidell à l'égard de Tinker laissait supposer que la police d'ici n'avait présenté aucune demande en ce sens au SBI.

Rodas était-il l'objet d'un enjeu entre ces deux institutions ? Si oui, pour quelle raison la ville de Raleigh s'intéressait-elle à une affaire qui relevait du Vermont ?

Et que faisait Slidell à cette réunion, lui qui se considérait comme un atout de taille au sein de la brigade des homicides, un atout bien trop important pour rester assis autour d'une table à lâcher des gaz, comme il l'avait formulé un jour à son propos ?

Et puis, il y avait ce dossier, rangé dans la caisse en plastique.

J'ai regardé Slidell, assis de l'autre côté de la table. Il avait relevé les yeux sur Tinker et le dévisageait de l'air

qu'on réserve d'habitude aux pédophiles et aux taches de moisi.

Que cachait cette hostilité ? Une simple question de territoire ou davantage ? Une vieille histoire entre eux ? Rien d'autre que le signe que Skinny était au sommet de sa forme ?

La voix de Barrow a interrompu le fil de mes pensées.

— Je vais laisser le détective Rodas commencer.

Il s'est penché en arrière et a repositionné la chaîne où pendait son badge autour de son cou. Avec sa peau sombre plus plissée qu'une tête réduite et ses yeux très écartés qui formaient une sorte de protubérance au-dessus de son petit nez pointu, Barrow me faisait souvent penser à une grosse tortue ratatinée.

Rodas a ouvert la boîte et en a sorti des rapports qu'il nous a remis.

— Désolé si je n'ai pas un style aussi élégant que vous. (Voix profonde et bourrue, le genre qui évoque immédiatement le cheddar blanc et la milice des Green Mountain Boys, au Vermont.) Je vais d'abord vous donner un aperçu de l'affaire, puis je répondrai à toutes vos questions s'il y a des choses qui ne sont pas claires.

J'ai commencé à lire le rapport. Au bruit qui venait de leur place, Tinker et Slidell faisaient pareil.

— Le 18 octobre 2007, entre quatorze heures trente et quinze heures, une fillette de douze ans, blanche, appelée Nellie Gower, a disparu alors qu'elle revenait de l'école à vélo. Six heures plus tard, la bécane était retrouvée sur une route de campagne à 450 m de la ferme de ses parents.

Quelque chose dans le ton de Rodas m'a forcée à relever les yeux. J'ai vu sa pomme d'Adam remonter dans son gosier.

— Le corps de Nellie a été découvert huit jours plus tard dans une carrière de granit à sept kilomètres de la ville.

Rodas avait appelé la petite fille par son nom, sans chercher à la dépersonnaliser comme les flics le font

souvent en disant, par exemple, l'enfant ou la victime. Pas besoin d'être Freud pour comprendre que cette affaire le touchait personnellement.

— L'enfant était entièrement vêtue. Le médecin examinateur n'a trouvé aucun signe de traumatisme ou d'agression sexuelle. La mort a été enregistrée comme homicide, et sa cause déclarée comme inconnue. L'examen des lieux n'a rien révélé de probant. Le corps non plus. Pas de trace de pneus ou de pas, pas de sang ni de salive, rien qui relève de la médecine légale.

«Toutes les personnes qu'on interroge dans ces cas-là ont été entendues : délinquants sexuels répertoriés, parents et famille, amis, proches des amis, voisins, gardiennes, cheftaine scout, tous ceux qui travaillaient à l'école, à l'église, au centre communautaire. Quiconque avait le moindre lien avec la victime.»

Rodas a pris dans la caisse des petits carnets à spirale et les a distribués à la ronde à la façon d'un croupier. Puis il s'est tu, nous laissant découvrir un sinistre jeu de photos.

Les premières représentaient la carrière. Sous un ciel de plomb, une étendue de roche et de terre, sans aucun arbre alentour. À gauche, au premier plan, une route non asphaltée s'élevant vers un horizon déchiqueté.

Des barrières amovibles avaient été mises en place le long de la route. Garées derrière, des voitures, des camionnettes, les fourgonnettes des médias et, bien sûr, les chauffeurs et passagers des véhicules par groupes de deux ou trois, parlant entre eux, scrutant la scène à travers le croisillon des barrières, ou encore gardant les yeux rivés au sol. Certains d'entre eux portaient des t-shirts avec la photo d'une adolescente souriante surmontée des mots *Retrouvez Nellie*.

Je connaissais tous les participants du jeu : les bons Samaritains qui avaient consacré des heures à fouiller les lieux ou à répondre au téléphone ; les badauds à l'affût d'un petit bout du sac mortuaire. Les journalistes en quête du meilleur angle d'attaque pour relater cette nouvelle tragédie humaine.

À l'intérieur des barrières, des véhicules abandonnés n'importe où, comme s'ils avaient été subitement frappés de paralysie en plein mouvement : une voiture de police, le camion des services technique et scientifique, le fourgon du coroner, deux véhicules banalisés. À proximité, les intervenants habituels : les techniciens du bureau du coroner et ceux du labo occupés à relever les indices ; une femme en coupe-vent avec *Médecin légiste* écrit en jaune dans son dos ; des flics en uniforme, dont un en train de parler dans le micro-épaule de son walkie-talkie, la tête penchée sur le côté.

Au centre de l'espace, un auvent en plastique bleu couvrant un espace plus ou moins rectangulaire délimité par des rubans jaunes accrochés aux montants.

À l'intérieur du rectangle, un petit monticule et Rodas, accroupi à côté, la mine sombre, un bloc-notes à la main.

La série suivante était consacrée à Nellie Gower : la petite fille couchée sur le dos, les jambes droites, les bras serrés contre le corps. La fermeture éclair de sa veste en laine rouge était remontée jusqu'à son menton et les boucles des lacets de ses espadrilles avaient exactement la même longueur. Elle avait le bas de sa chemise à pois bien enfoncé dans son jeans rose vif.

Plusieurs photos reproduisaient le visage imprimé sur les t-shirts. Mais sans le sourire.

Ses cheveux, parfaitement peignés, étaient répartis en deux masses égales des deux côtés de son crâne à partir de la raie au milieu et lui recouvraient ses épaules comme des vagues en chocolat.

Huit jours d'exposition à l'air libre avaient laissé leur marque : l'enfant avait les traits gonflés, la peau marbrée de taches vertes et violettes, les narines et la bouche remplies d'une masse grouillante d'asticots.

Les trois dernières photos étaient des gros plans de sa main droite. Dans le creux de sa main, des parcelles de substance blanche vaporeuse éparpillées un peu partout.

— Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé.

— Le CSS avait fait des prélèvements sur les deux mains. Le ME a pu effectuer des frottis de peau et récurer le dessous de ses ongles. Les spécialistes des résidus pensent qu'il pourrait s'agir de restes de mouchoir en papier.

J'ai hoché la tête, sans lâcher des yeux les photos. À l'intérieur de mon cerveau, les synapses s'en donnaient à cœur joie, me rappelant à la mémoire le souvenir d'un autre enfant. Une autre série de photos tout aussi déchirantes.

Je savais maintenant pourquoi j'avais été convoquée à cette réunion. Et pourquoi Skinny était ici.

— Enfant de chienne !

— Nous avons des pistes, des tuyaux reçus par téléphone, a repris Rodas sans s'arrêter à l'exclamation lâchée par Slidell sur un ton tonitruant. Selon un témoin, un enseignant manifestait pour Nellie un intérêt anormal ; un voisin jurait l'avoir aperçue dans un camion en compagnie d'un barbu. Rien de tout cela n'a débouché sur quoi que ce soit. Finalement, l'affaire a été classée comme non résolue. Nous n'avons pas de gros effectifs, je devais passer à autre chose. Vous savez ce que c'est, a conclu Rodas en portant les yeux de Slidell à Barrow.

Il a pu lire dans le regard de l'un et de l'autre qu'ils ne connaissaient que trop bien cette triste réalité.

— Mais ça me titillait. C'est comme ça avec les enfants. Dès que j'avais un trou dans mon emploi du temps, je ressortais le dossier, espérant y découvrir un truc qui me serait passé inaperçu jusqu'ici.

De nouveau, sa pomme d'Adam est remontée dans sa gorge.

— Tous les témoins s'accordaient à dire que Nellie était timide. Qu'elle faisait attention. Qu'elle n'était pas du genre à suivre un inconnu. Nous étions tous persuadés que l'auteur des faits était quelqu'un des environs. Quelqu'un qu'elle connaissait. Je suppose qu'on est restés bloqués sur cette idée. Et puis l'année dernière, je me suis dit au diable. On va pas tourner en rond en vase clos. Et je me suis branché sur VICAP.

Rodas faisait allusion à un programme du FBI conçu en vue de faciliter l'arrestation des auteurs de crimes violents, une base de données nationale établie spécialement pour recueillir et analyser les informations sur les homicides, les agressions sexuelles, les disparitions de personnes et autres crimes violents. Cet index comporte près de 150 000 données se rapportant à des enquêtes en cours ou classées, fournies par près de 3 800 organismes locaux ou d'État, et concernant des affaires non résolues qui remontent jusqu'aux années 1950.

— J'ai entré dans cette base de données tous les renseignements en notre possession : le mode opératoire, les caractéristiques de la signature, les descriptions des lieux accompagnées de photos, les détails sur la victime. Ça m'a pris des semaines pour obtenir une réponse. Et voilà qu'il s'est avéré que notre profil correspondait à un cas de chez vous, une affaire non résolue ici à Charlotte.

— La petite Nance, a lâché Slidell sans presque ouvrir les lèvres.

— Jamais entendu parler de ça.

Les premiers mots que prononçait Tinker depuis qu'il avait dit à Slidell qu'il travaillait au bureau du SBI. Slidell a ouvert la bouche pour répondre. Puis s'est ravisé.

Mon regard s'est posé sur la caisse. L'affaire 090430070901, Lizzie Nance. Un échec pour Skinny. Un échec personnel qui lui restait en travers du gosier.

Le 17 avril 2009, Elizabeth Ellen Nance, surnommée Lizzie, avait quitté son cours de danse pour rentrer chez sa mère, à trois pâtés de maisons de là. Elle n'était jamais arrivée à destination. Les médias en avaient parlé abondamment. Par centaines, les gens s'étaient présentés pour aider à vérifier la validité des tuyaux, coller des affiches, participer aux patrouilles dans les bois et sonder les étangs à côté de chez elle. Sans résultat.

Deux semaines après la disparition de Lizzie, un corps décomposé avait été retrouvé dans une réserve naturelle au nord-ouest de Charlotte. Le cadavre était allongé sur le dos, les pieds serrés, les bras le long du corps. Un

body noir, des collants et de la lingerie rose en coton enveloppaient encore les chairs putréfiées. Aux pieds, des Crocs bleu royal. Les résidus retrouvés sous l'ongle d'un pouce avaient été identifiés plus tard comme provenant d'un mouchoir en papier ordinaire.

C'est Slidell qui avait dirigé l'enquête criminelle, moi j'avais analysé les os.

Je n'avais pas repéré la moindre entaille, coupure ou fracture à quelque endroit que ce soit du squelette et ce n'était pas faute d'avoir passé des jours entiers penchée sur mon microscope. De son côté, Tim Larabee, le médecin légiste du comté de Mecklenburg, n'avait pas été en mesure d'établir avec certitude s'il y avait eu ou non agression sexuelle. La mort avait donc été enregistrée comme homicide et la cause du décès déclarée comme étant inconnue.

Lizzie Nance était âgée de onze ans.

— Par bonheur, Honor avait lui aussi enregistré son affaire non résolue dans la base de données. L'ordinateur a repéré les similitudes. D'où ma présence aujourd'hui, a conclu Rodas en levant ses deux mains.

Le silence a rempli la salle. C'est Tinker qui l'a rompu.

— C'est à ça que ça se résume ? Deux petites filles plus ou moins du même âge et portant encore leurs vêtements ?

Personne n'a répondu.

— La petite Nance n'était-elle pas en trop mauvais état pour qu'on puisse exclure le viol ?

Ayant plaqué ses deux paumes sur la table, Slidell s'est penché vers Tinker. J'ai préféré le devancer :

— Le D^r Larabee s'est senti fondé à conclure qu'il n'y avait pas eu viol parce que l'enfant avait toujours ses vêtements sur elle, mais le rapport d'autopsie fait état de facteurs qui rendent la situation plus compliquée.

— Pas vraiment probant, a réagi Tinker en haussant les épaules, sans se rendre compte — ou ne s'en souciant pas — qu'une attitude aussi cavalière offensait tout le monde.

— Mais ce n'est pas seulement à cause du résultat fourni par le VICAP que je suis à Charlotte, a repris Rodas. En fait, notre labo a découvert certaines choses sur Nellie. En réalité, quand on l'a retrouvée, ça faisait un jour et demi qu'il pleuvait. Ses vêtements étaient trempés d'un mélange de pluie et de liquide de décomposition. J'ai remis la totalité des éléments à notre labo de médecine légale de Waterbury pour qu'ils soient analysés. Je n'avais guère d'espoir, mais, à ma grande surprise, il s'est avéré qu'un peu d'ADN pouvait être exploité.

— Rien que le sien ? a demandé Slidell.

— Oui, a répondu Rodas avant de se pencher sur la table en appui sur ses avant-bras. Mais il y a dix-huit mois, en reconsultant le fichier, j'ai repéré que le résidu qu'il y avait dans la main de Nellie n'avait pas été soumis pour analyse en même temps que ses vêtements. Ça pouvait peut-être changer la donne. J'ai appelé le ME. Elle en a retrouvé de petits échantillons prélevés par son prédécesseur au cours de l'autopsie. Sans en attendre grand-chose, je les ai expédiés à Waterbury.

Rodas m'a dévisagée fixement.

J'ai soutenu son regard.

— Le matériau contenait un ADN qui n'était pas celui de Nellie.

— Vous l'avez enregistré dans le système ? (Question inutile, posée par Tinker.)

— Jetez un coup d'œil à la section *Mise à jour des résultats d'ADN*, docteur Brennan, a répondu Rodas en désignant du menton le rapport que j'avais dans les mains.

J'ai obtempéré, impatiente de savoir pourquoi j'avais été choisie.

J'ai lu le nom.

Un flot d'adrénaline a inondé mes entrailles.